

## Pièce bâtie sur un travail interprétatif inhabituel

Patrick Leroux, *La Litière*, production du Théâtre la Catapulte, Ottawa. Studio Léonard-Beaulne, 5-21 mai 1994

Mariel O'Neill-Karch

Numéro 78, septembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42297ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

O'Neill-Karch, M. (1994). Compte rendu de [Pièce bâtie sur un travail interprétatif inhabituel / Patrick Leroux, *La Litière*, production du Théâtre la Catapulte, Ottawa. Studio Léonard-Beaulne, 5-21 mai 1994]. *Liaison*, (78), 40-40.

# Pièce bâtie sur un travail interprétatif inhabituel

Patrick Leroux, **La Litière**, production du Théâtre la Catapulte, Ottawa, Studio Léonard-Beaulne, 5-21 mai 1994, mise en scène de Benoît Gauthier, interprétée par Chantal Aubut, Claude Lavoie et Marc Thibaudeau; musique de Roch Archambault, éclairages de Jules Ducharme, costumes de Sophie Tremblay, décor de Patrick Leroux.

L'enjeu du théâtre de recherche contemporain n'est pas de représenter *une* réalité que le spectateur doit décoder correctement, mais d'établir, par une remise en question formelle et autoréférentielle de *la* réalité, une relation nouvelle avec le spectateur projeté dans un monde énigmatique, situation qui exige un travail interprétatif interactif, inhabituel.

Le spectateur de **La Litière** de Patrick Leroux doit, en effet, constamment choisir parmi des possibles. Ludwig et Mae s'aiment-ils ? Sont-ils fous ? Vont-ils se quitter ? Mae est-elle enceinte ? Ludwig, enfant, a-t-il été violé par un voisin ? Le propos de Patrick Leroux n'est pas de mener le spectateur vers *la* réponse à chacune de ces questions, mais de le forcer à trouver sa *propre* interprétation d'un univers violent où le verbe se fait chair.

Comme tout bon spectateur, je me suis d'abord interrogée sur la signification du titre. Le mot «litière» appartient à la même famille que le mot «lit», meuble sur/dans lequel se déroule toute l'action de cette pièce. Comme, à l'origine, «litière» signifiait un lit couvert ambulant, utilisé pour transporter des personnages importants, le titre peut faire allusion au fait que **La Litière** est destinée à voyager, ce qu'elle a fait depuis sa rédaction à Québec, Moncton, New York, Sudbury et Toronto, avant d'être produite à Ottawa.

De nos jours, ce terme désigne la paille ou autre matière naturelle répandue sur le sol d'une écurie ou d'une étable, pour que les bêtes puissent s'y reposer. C'est ce que font Ludwig et Mae, qui, depuis quatre ans, se vautrent sur un lit géant, qui occupe presque toute la scène, théâtre d'accouplements bruyants, témoignant sans ambages que nous sommes en présence de jeunes animaux dont l'appétit sexuel est à son plus haut point.

Mais Ludwig et Mae ont aussi d'autres goûts. C'est en apercevant une rangée de bouquins sur leur table de chevet que j'ai compris que le «lit» de «litière» est aussi une forme du verbe «lire», interprétation que viennent confirmer de nombreux intertextes, signes de marque de ce qu'on appelle «la nouvelle dramaturgie».

Ludwig, dont les études en génie ne lui en ont pas donné beaucoup, sert de repos-



Marc Thibaudeau (de dos), Claude Lavoie et Chantal Aubut. Photo : Sylvio Boudreau

soir à Mae qui ponctue ses répliques de références et de citations tirées des cours d'art dramatique qu'elle a suivis à l'université. Intelligente, elle a reconnu, chez Gauvreau, un délire verbal parallèle au sien qu'elle interrompt pour respirer selon les consignes d'Artaud. Perspicace, elle établit des parallèles entre leur situation et celle de Vladimir et Estragon d'**En attendant Godot**, dont elle a retenu l'idée que «mourir fait bander».

Enfin, comme «litière» signifie une couche de matière, j'ai aussi associé le terme à l'immense peinture/tête de lit, conçue par

Sylvio Boudreau comme toile de fond. Ce tableau expressionniste, badigeonné à droite d'une croix noire / oiseau de malheur, est rempli, au centre, de hachures couleur et forme de paille. À gauche, un espace lisse, que l'éclairage rend parfois transparent, suggère un passage possible entre **La Litière**, où Ludwig et Mae se sont enfermés dans leurs fantasmes, présentés dans une série de clips où massage, accords de guitare, rut et danse espagnole se succèdent à un rythme endiablé, et le monde extérieur d'où ils se sont échappés parce qu'«il fallait bien paraître plutôt que d'être bien». L'arrivée d'un livreur de mets chinois brise l'intimité et ajoute du piquant à la sauce puisqu'il se laisse séduire par la belle Mae et ses jeux de plus en plus dangereux, dont un centré sur le mot érection, «pont-levis des tendresses», selon Mae, qui en sait quelque chose.

L'intérêt du spectacle tient, en partie, à la performance dynamique de Chantal Aubut dont les mouvements expressifs et variés, le rire en cascades, le débit nuancé et l'intelligence vive m'ont fait découvrir une grande comédienne qui, par la subtilité de son jeu, montre qu'elle a très bien compris la remise en question autoréférentielle de la réalité, proposée ici par Patrick Leroux.

Dans **La Litière**, la réalité objective du théâtre réaliste a été remplacée par les multiples réalités subjectives de la nouvelle dramaturgie qui invite le spectateur à jouer un rôle de premier plan. Les voyeurs avertis de ce que Patrick Leroux a qualifié de *peep show*, sont donc invités à activer des réseaux de sens, à faire des choix, à suivre les pistes qui les intéressent pour créer un spectacle à leur mesure.

MARIEL O'NEILL-KARCH